

**DE BRAZAVILLE A ALGER
SUR LES TRACES DE
PIERRE SAVORGNAN DE BRAZZA**

Adriano M.Sancin

Cela commença quand, par hasard, en une torride journée de décembre descendue du zéro équatorial vers cap Lopez, en direction de la côte atlantique, non pas le long des pistes boueuses qui traversaient la forêt fluviale du Gabon, mais sur une pirogue qui se laissait entraîner paresseusement par le courant de la principale artère fluviale qui pénètre dans le cœur de l'ex- Afrique Equatoriale française.

Des centaines de kilomètres interminables d'eaux vaseuses le long desquelles une nappe de végétation luxuriante et impénétrable offre refuge à des myriades d'oiseaux et singes, pendant que, sur les bancs de sable, somnolent les hippopotames. A par le bruissement du hors- bord, le silence était profond, on semblait rentrer dans un nouveau monde ou la machine du temps de notre siècle avait arrêté de scander les secondes, les jours, les années ...

J'arrivai en fin d'après-midi, à la mission de N'Gomo, destination de mon voyage, où j'aurais du évaluer les possibilités de réactiver un dispensaire. La mission, construite vers la fin du siècle passé, avec sa belle église et diverses constructions en maçonnerie, avait un je ne sais quoi d'irréel, sombrée comme elle

était dans la mer de verdure de la jungle tropicale sur la confluence d'un petit fleuve avec l'Ogooué.

Finie l'inspection des structures sanitaires, je demandai à visiter même l'école, une structure en briques, plutôt vaste et bien aérée qui aurait du satisfaire aux exigences scolaires des enfants des villages dispersés dans la forêt.

Une seule salle, comme j'en avais tellement vu, des bancs branlants dispersés chaotiquement, des chaises renversées, des iguanes polychromes courraient d'un mur à un autre à la chasse d'insectes, le tableau avec un guide en langue française pour le comportement du brave citoyen écrit, qui sait depuis quand, sur lequel, attachée au mur, une photo en noire et blanc qui attira mon attention.

Dans un premier instant, je pensais qu'il s'agissait de quelque président africain mais, en m'approchant de la chaire, je reconnus tout de suite la figure mince, en uniforme de lieutenant de vaisseau de la marine militaire française, de Pierre Savorgnan de Brazza

Je fus secoué et étonné d'une telle découverte, à quatre vingt dix ans de sa mort, dans le cœur de l'Afrique noire, l'image du grand explorateur friulan, auteur de l'empire colonial français en terre d'Afrique continuait d'inspirer confiance et amour même chez les nouvelles générations du Gabon indépendant.

Quelques années après, par hasard ou par un étrange dessein du destin, je me retrouvais à parcourir les même pistes battues par le lieutenant de Brazza dans le sud du Tchad, le long

du Tchari et l'Oubangui et puis encore à Alger où aujourd'hui, assis sur la dalle de granit rose qui couvre sa tombe monumentale au cimetière Mustapha, sous son regard triste et pénétrant, j'ai décidé de prendre papier et crayon pour rappeler ces événements.

Ayant pris congé de l'accadémie navale de Brest, Brazza débuta sa carrière en Algérie, le pays tourmenté et aimé qui, trente quatre ans après, avait accueilli sa dépouille. La carrière du jeune officier débute donc en 1871, quand la France envoie le Jeanne d'Arc en Méditerranée pour dompter une insurrection en Kabylie.

Eteinte à Bangweulu l'étoile du grand explorateur de Linvingstone, commence l'aventure africaine de Savorgnan qui a à peine 22 ans, le bateau Vénus au mouillage, à l'embouchure de l'Ogooué, passe l'année 1874.

Grâce à des connaissances haut placées, Ferdinand de Lesseps, Jules ferry et l'amiral Montaignac, Brazza réussit à obtenir un financement de 10.000 francs du ministère des colonies, Le reste sera tiré de ses poches.

Brazza préfère cap Lopez à Libreville. De là, il entend remonter à l'Ogooué qui, selon lui, est le grand ramasseur des eaux équatoriales. Le jeune marin observe fasciné le grand spectacle de la nature équatoriale pendant que la canonnière s'ouvre un passage entre les bancs de sables, les plantes aquatiques, les îlots plus ou moins submergés, les marais et les papyrus. Il arrive au village de Lambaréné ou quarante ans après Albert schweitzer allait fonder son premier hôpital. Un endroit relativement hospitalier mais aux conditions climatiques particulièrement dures ou même si la

chaleur n'est pas excessive, le niveau hygrométrique par contre est toujours proche de la saturation absolue.

Le village est rudimentaire, un lieu de transit, le point de départ de la grande aventure qui, en environ trois ans de peines (novembre 1875 – septembre 1880), de dangers imprévus de joies et d'humiliations allaient décidé de la présence de la France en Afrique centrale.

De là, il doit poursuivre en pirogue. Savorgnan décide de se faire accompagner par le marin Hamon, par le chercheur Alfred Marche et par le jeune médecin Noël Ballay. Il emmènera avec lui dix laptots que lui-même avait recrutés à Dakar, certains guides et interprètes gabonais, 120 rameurs et neuf canoës. Le long de sa voie d'eau Brazzà rencontre périodiquement des groupes d'esclaves qui continuent à transiter par la vallée et, même si un esclave est libéré par un rachat, il est tellement imprégné par les coutumes ancestrales qu'il se remet les chaînes dès que son grand frère le lui ordonne, ou dès que deux esclaves sont libérés, le plus fort des deux s'empare de son compagnon, lui remet le fer aux pieds et le revend au premier revendeur qu'il rencontre. Homo hominis lupus donc.

Brazzà doit constater chaque jour la vérité de cet adage et souffre du mépris que les êtres humains ont envers leurs semblables. Il doit aussi se convaincre que les tribus ne font rien pour faciliter son passage, pour eux, il est seulement une proie dont on saccage les réserves.

Pendant des jours et des jours, il est contraint d'affronter les ennemis qui l'accompagneront dorénavant dans toutes ses explorations : les cannibales, les fièvres paludéennes, la faim et le fleuve même : ses eaux puissantes, brûnâtres, vaseuses sont aussi hostiles, le courant les entraîne souvent en direction opposée hors route, dans l'inconnu de la forêt fluviale. De longues négociations pour permettre le passage des canoës, retardent l'avancée de Savorgnan pendant que 900 milles au sud-est, au début de 1877, un autre grand conquérant, à son insu, se rend dans la forêt équatoriale.

Plus en avant, les cataractes de N'Djolé montrent qu'il n'existe plus de parties navigables. En effet, à 200 milles de Lambaréné le fleuve disparaît. Brazza décide de poursuivre à pied mais l'avancée dans la brousse est plus difficile que prévu et le terrain vallonné rend le travail des porteurs particulièrement pénible. Les fièvres minent l'humeur des hommes et Marche, le scientifique, est contraint de reprendre le chemin du retour. Dépassées les coïlines qui séparent les marais de l'ouest et du centre, Brazza achète de nouvelles pirogues et descend les eaux écumantes du fleuve Alima. Mais les tam-tam de guerre se font sentir toujours plus menaçants. Soudain les rives se font désertes et derrière le fond de la végétation on devine des attroupements de sagaies, la tension se transforme en hostilité et Brazza est contraint de se retirer jetant à l'eau tout ce qui ne peut être transporté, y compris les instruments astronomiques .

Il était rentré dans le territoire des Apfourus, tribu cannibale qui jamais avant cela, n'avait vu un blanc. Il tenta de traiter avec certains d'entre eux mais dans l'après-midi tardif ils furent de nouveau attaqués par une trentaine de canoës. Malgré un important feu de barrage les attaquants ne renoncèrent pas, les munitions commencèrent à manquer et Brazzà décida de se retirer. Ils cherchèrent dans un premier temps refuge dans le marais mais ensuite pour échapper à la menace des Apfourus, ils plongèrent dans les eaux de l'Alima pour rejoindre la rive orientale du fleuve.

Ils furent en déroute et quand ils rejoignirent les collines ils étaient à bout : les pieds étaient recouverts de plaies et la fièvre les dévorait, mais Brazzà était dévoré par un autre doute : pour quelle raison les négociations avaient échoué ? Pour quelle raison les Apfourus leur avaient tenacement fermé le passage ? Il trouva une explication plus tard quand il vint à savoir que, quelques mois avant, plus en aval du fleuve Congo (le fleuve Alima est tributaire des « grandes eaux » ou du fleuve Congo), Stanley s'était ouvert la route dans la jungle détruisant tout obstacle qui s'interposait à sa pénétration .

Le but que Brazzà s'était proposé n'était pas loin : le grand collecteur des eaux équatoriales était proche mais la saison des pluies est désormais proche et Brazzà est privé de moyens et de force pour poursuivre. En décembre 1878, il revient sur ses pas et entreprend le chemin du retour. Il libère les esclaves qui lui ont été fidèles serviteurs et reprend la mer pour être à Paris en janvier 1879.

Au printemps de 1879, la course au Congo repart : la destination de Brazzà est la négociation des traités avec les chefs de l'intérieur et l'installation d'une station française sur le grand fleuve.

Il remonte l'Ogooué, fonde la station de Franceville, traverse le *plateau Batéké*, pénétrant ainsi dans le centre de cette Afrique inviolée et se dirige en direction sud-est, laissant les rives de l'Alima pour celles du Léfini. Nous sommes en août 1880 et deux mois sont passés depuis qu'il a quitté Franceville, deux mois de navigation et de marche exténuantes quand un soir, Brazzà et ses compagnons, éreintés par la fatigue et la soif, aperçoivent à la clarté de la lune une vaste étendue d'eau inconnue qui bouge paresseusement vers la mer. Le fleuve Olumo est si large qu'on aperçoit à peine l'autre rive, ses eaux sont boueuses et brunâtres et si puissantes qu'elles arrachent des coins de terre aux rives. « Le spectacle est grandiose », notera Brazzà dans son calepin de voyage, dans l'immensité de ses flots l'Olumo, qui en effet est le fleuve du Congo, entraîne tout le charme, toute la richesse, toute la splendeur et tous les mystères de l'Afrique noire dans les eaux de l'Atlantique.

Le 28 août a lieu la rencontre historique avec le chef des Té Ké, le roi Macoco. Les guides suggèrent à Brazzà de vêtir le haut uniforme pour la rencontre historique avec le souverain. Brazzà remplace l'uniforme kaki déchiré, par l'uniforme d'officier, et ses

laptot sénégalais, se débarrassant des haillons qu'ils portaient, endossent l'uniforme bleu de la marine française.

Le moment est solennel et Brazzà note dans son agenda : « Précédé par le clairon et par le drapeau français, je me dirigeai vers le village. Je m'arrêtai devant l'enceinte de la résidence du roi... Le son d'une cloche de fer à l'entrée annonça notre arrivée. » Le roi Makako, voulant conférer une certaine solennité à cet éminent moment, se fait attendre quelques instants. Un murmure, puis des cris de « *yoyou* » annoncent sa venue.

Précédé par ses femmes, par le sorcier et par quatre pages qui tiennent son manteau rouge, le roi avance à petit pas sur la pointe des pieds, à la manière d'une danseuse. Entouré par sa cour et ses vassaux, il s'allonge sur une peau de lion, emblème de sa dignité. Maigre, osseux, avec une courgette sur la tête et un collier en cuivre, sa majesté scrute avec une indifférence apparente son hôte blanc. La cérémonie débute : le grand sorcier intervient, il dépose la lance à ses pieds et, à genoux, pose ses mains sur celles de son maître, puis répète le geste avec Brazzà, marquant ainsi l'union des deux hommes de deux mondes.

Tous les chefs riverains déposent dans un trou qui une balle, qui une pierre à fusil, qui le couteau, qui le fer d'une lance brisée pendant que Brazzà vide le tambour du revolver et plante le drapeau tricolore de la France devant la résidence de Makoko, rappelant qu'elle protège et garantit la paix. Le commerce était à la base de la richesse de Makoko et maintenant Brazzà lui offrait de nouvelles voies d'échange avec la France.

On permet à Brazzà d'installer la station française auprès de Ncuna, sur la rive septentrionale du Pool. C'était le mois de septembre de 1880, Brazzàville était fondée !

Afin de défendre le nouveau protectorat Brazzà laisse ses fidèles laptots sénégalais commandés par le sergent Malamine et redescend le fleuve vers l'Atlantique à la recherche d'une voie plus courte par rapport à l'Ogooué et le 7 novembre rencontre Stanley.

Comme Brazzà, même Stanley avait compris que le Pool représentait la clé d'accès au Congo. Cette énorme étendue d'eau représentait l'entrée naturelle d'un réseau fluviale navigable long de 5000 milles.

La rencontre était cordiale mais froide. Stanley réussit d'une mauvaise manière à cacher son désappointement pour avoir été battu au bout. Fait curieux : un gallois a emmené la Belgique sur la rive gauche du fleuve Congo : un Vénitien a donné la rive droite à la France.

Le 30 mai de 1882 le *Corse*, un petit bateau de la marine marchande britannique accoste au quai du port de Liverpool. Quelques mois avant, il avait quitté le port de Libreville au Gabon avec un chargement d'ivoire, d'épices, d'huile de palme, de gomme et certains passagers dont deux explorateurs barbus. Le plus âgé parlait français avec un accent italien clair. Il était grand

au regard romantique, souffrant des fièvres paludéennes, il semblait vieilli précocement pourtant il avait à peine trente ans. En effet, deux ans et demi d'explorations dans les forêts gabonaises et congolaises avaient mis à rude épreuve le physique du jeune Brazzà.

Maintenant il était sur le chemin du retour. A Paris, le gouvernement français devait ratifier son traité avec le roi Makoko.

A peine débarqués du *Corse*, Brazzà et son compagnon sans un sou en poche, prennent contact avec le consul français à Liverpool pour demander assistance. « Brazzà et Michaud sont rentrés du Gabon sans ressources. Puis-je leur payer les frais du voyage ? » fut le message envoyer par le consul au ministre de la marine à Paris. La réponse fut immédiate. Pour les deux explorateurs, elle eut l'effet d'un seau d'eau glacée sur la figure : « Rapatriez Brazzà tout de suite et par le moyen le plus économique possible ! ». Cette attitude de la part de l'amiral Jean Jauré Guiberry, ministre de la marine, ne surprit pas Brazzà. En effet, l'amiral Jean Jauré Guiberry, ex gouverneur à Dakar, était un ardent souteneur de la politique coloniale française en Afrique occidentale et en particulier au Sénégal et il ne voyait de bon œil Brazzà. Au contraire, il nourrissait envers lui d'explicables soupçons. Plus de ressources étaient engagées au Gabon et au Congo, moins d'investissements se feraient au Sénégal et en Afrique occidentale. Et puis enfin, qui était ce jeune aristocrate

italien entré dans la marine militaire française, faisant tout de suite carrière par le fait d'avoir des connaissances haut placées comme Ferdinand de Lesseps, Jules Ferry et l'Amiral Montaignac, son prédécesseur au ministère de la marine ?

Mais l'attitude paranoïaque de l'amiral Jauré Guiberry, n'entama pas l'honneur de l'entreprise héroïque de Brazza. A son retour à Paris le 2 juin 1882, on lui réserve un grand accueil : c'est le plus grand héros que la France possède en ce moment. A la Gare du Nord, ce sont ses amis qui l'avaient toujours soutenu qui avaient répondu à son cri de cœur, et une délégation de la Société Géographique de Paris le recoit dans une mer d'applaudissements.

C'est l'homme qui avec dix mille franc et une douzaine de laptots, avait découvert des milliers de kilomètres carrés de terre richissimes au cœur de l'Afrique équatoriale et qui offrait ces territoires à la France sur un plateau en or.

Il ne restait plus qu'à persuader le gouvernement de Paris de ratifier son accord avec le roi MAkoko.

Savorgnan utilisa toute sa rhétorique, il rappela les principes humanitaires économiques et politiques qui justifient la création d'un empire. Il y trouva l'équivalent en Français des « 3 C » de Livingston : *catholicisme français, civilisation française, et commerce français* .

En août 1882, il envoie un rapport complet à son vieil ennemi : l'amiral Jean Jauré Guiberry. Brazzà est clair et concis dans la description de la situation et rappelle au ministre de la Marine que, sur la rive opposée du Pool, flotte le drapeau du roi des Belges et que les voix affirmant que Léopold voudrait avoir le monopole sur le Pool entier ne sont pas du tout infondées. Les prétentions portugaises sur ces territoires sont ridicules et enfin, jouant sur la carte bien connue de l'anglophobie du ministre Jauré Guiberry, Brazzà lui fait remarquer que l'Angleterre, même en n'ayant pas dans l'état actuel des intérêts économiques dans la zone, a envoyé dans ces territoires des missionnaires baptistes. Mais puisque la situation pouvait devenir explosive et changer drastiquement dans l'instant précis qu'on découvrirait les immenses richesses des territoires conquis : Paris doit ratifier le traité avec le roi Makoko, maintenant ou jamais !

Entre temps Bruxelles suivait attentivement le déroulement des événements à Paris et le 12 septembre le roi Léopold invite Brazzà au palais mais n'obtient rien de fait. Dans la première semaine d'octobre, l'anxiété au palais royal, se transforme en panique. Le roi des Belges se sent vaincu et il est désormais certain que les projets de Brazzà ne s'arrêteront pas avec la ratification du traité mais iront bien au-delà des frontières du nord Congo. « *Le rêve de Brazzà* » eut l'occasion d'écrire le souverain "*ne se limite pas à la ratification mais c'est d'annexer tout le bassin du fleuve*

Congo à la France ». Il est connu que la panique n'est pas une bonne conseillère et, en effet, le roi Léopold perd un instant la raison : il s'adresse à Henry Solvyns, son ambassadeur à Londres, en le chargeant de se mettre en contact avec Gladston au Foreign Office afin de l'inciter à envoyer une frégate à l'estuaire du fleuve Congo. Heureusement Solvyns avec toute sa diplomatie, rejeta la folle idée de son roi.

Le 18 novembre, Duclerc présente à la chambre des députés le traité Brazzà – Makoko qui est ratifié unanimement. Plus de deux ans ont passé depuis les événements historiques qui se sont déroulés à six mille Kilomètres de Paris, sur la rive gauche du fleuve Congo, qui allaient changé le destin de ces gens. Savorgnan est promu lieutenant de vaisseau et nommé *Commissaire général* de la république de l'Afrique Occidentale.

En avril 1883 il retourne au Gabon. La troisième mission pour le Congo part : choisir enfin d'élargir les territoires conquis et mettre en oeuvre une structure administrative, économique et technique.

La France affaiblie par les événements de la commune et du désastre successif de Sedan, montre ainsi qu'elle est restée une grande puissance, présente où que ses intérêts soient en jeu et que l'expansion coloniale n'affaiblit pas un pays mais le renforce militairement et économiquement.

« *Au nom de Dieu Omnipotent* » ...Avec cette invocation deux ans après, en 1885, l'acte final de droit international est paraphé à la conférence de Berlin, le sommet qui mit en scène cet honteux « *scramble of Africa* » établi et béni comme mission de civisme par les principales puissances européennes lancées à la conquête de positions politiques, stratégiques, de prestige et d'exploitation sans scrupules et sans respect aucun de la séculaire et consolidée géographie ethnique des populations intéressées. Brazzà écrira à propos des buts philanthropiques de la IAA (International African Association), rebaptisée selon le gré de Léopold dans une mystérieuse organisation à caractère commerciale CEHC (Comité d'Etudes du Haut Congo) :

«... je suis certain que le roi des Belges ne nourrit aucun sentiment scientifique et que ses paroles cachent un plan politique bien précis derrière ses principes humanitaires. Loin de critiquer ses choix politiques, mais moi j'avais les mes raisons et elles étaient très simples : je préférais voir flotter le drapeau français, et non l'International Belge sur ces splendides territoires africains... »

Le partage du continent africain de la part des puissances européennes, sur les routes ouvertes des navigateurs, par les évangélistes, par les commerçants d'or, d'ivoire, d'épice et d'esclaves, dure un laps de temps qui va du XV au XVIII^{ème} siècle.

A partir de 1412, le Portugal lance son offensive contre le monopole de la Sérénissime Méditerranée orientale, le grand

promoteur de ces stratégies qui mèneront à la découverte de nouvelles routes commerciales le long des côtes atlantiques et de l'océan Indien. Henri 1, duc de Viseu, avec le soutien spirituel du pape Alexandre VI dont la bulle leur garantissait le droit exclusif d'évangélisation et d'occupation du Continent, apporta au Portugal des résultats concrets et immédiats : le premier cargo d'esclaves arriva à Lisbonne l'année successive, en 1444 ! Le triste événement a duré trois siècles, emmenant outre océan 20 millions d'esclaves africains déracinés de leurs pays et devenus l'objet de marché humain.

Altérant la géographie et la séculaire carte ethnique, l'opération « mission de civilisation » sanctionnée à Berlin, mena au partage suivant, en pourcentage des 30 millions de Km² de l'Afrique : France 35%, Angleterre 33%, Belgique 8%, Allemagne 7%, Italie 7%, Portugal 6%, Espagne 0,5%, les 4,5% restants étaient représentés par l'Ethiopie libre et souveraine depuis toujours (en ne comptant pas les quatre ans d'occupation italienne) et par le Liberia 0,5%, indépendant depuis sa naissance en 1847. Du reste, la valeur et la vitalité des ressources culturelles africaines, injustement niées ou du moins non appréciées (en 1830 Hegel dans sa *Philosophie de l'histoire*, affirmait que « l'Afrique n'est pas une partie historique du monde » tandis que trente sept ans après, en 1867, au Concile Vatican 1, les évêques de tout le monde se demandaient si les indigènes avaient ou pas une âme), ont représenté la levure sur laquelle ils ont fermenté en clandestinité. Les premiers mouvements en faveur de

l'indépendance se sont développés entre les deux guerres mondiales pour sortir donc, à découvert après le deuxième conflit mondial.

Les événements internes comme les compétitions internationales contraindrent Brazzà à adhérer à ce sommet diplomatique. La France de Ferry avait obtenu de Léopold II la promesse qu'il n'aurait plus à être chargé de nouvelles missions.

L'administration des colonies nomme Brazzà Commissaire Général du Gouvernement au Congo français, fonction qu'il occupera jusqu'à sa chute en disgrâce secrètement orchestrée par Bruxelles, en 1897 où il sera remplacé par Emile Gentil.

Brazzà repart pour Libreville en utilisant les bateaux à vapeur qui maintenant sillonnent le réseau fluvial interne, se déplace au nord et rejoint N'Gaoundéré aux sources du Logone et du Bénoué et donc à l'est sur l'Oubangui, certain qu'ici se joue le sort de l'Afrique française. Il fut bloqué à l'ouest par la pénétration Allemande, à l'est par la poussée britannique et au sud par les incursions belges. C'est seulement ainsi qu'à travers le Cameroun, le Tchad, le Centre d'Afrique et la vallée du Nil, que les colonies qui donnent sur le Golfe de Guinée se lieront à celles du bassin de la Méditerranée

Quant à l'Angleterre, ancienne et éternelle rivale, elle risque de compromettre les projets de Brazzà sur le bassin du Nil et sur l'axe Libreville – Djibouti. L'empire victorien voulait conserver intégralement l'axe Città Del Capo – Caire. Après l'échec de Gordon Pacha devant Khartoum en 1885, les Anglais reprennent leur offensive en direction de bahr-el-Gazal ce qui incitera Paris à lancer une expédition préparée depuis longtemps et sollicitée par Brazzà : la marche vers le Nil.

La carte de l'Afrique française se dessine ! Les taches roses ou lilas, selon la fantaisie des cartographes s'étendent sur la masse du continent aguerrissant les jeunes recrues, stimulant les entreprises, redonnant confiance au pays. L'honneur de l'armée, compromis dans l'affaire Dreyfus, se ressource dans les savanes, dans les déserts, dans les marais, sous le soleil aveuglant et dans les ouragans tropicaux.

Mais les difficultés administratives, les appétits des marchands et la myopie cupide des colons qui exigent une exploitation intempestive des richesses sur le sol congolais, mèneront à la chute de Brazzà. Dans cette lutte qui l'oppose à tous, au gouvernement désireux de ramasser les profits de sa colonie, aux négociants et aux colons avides de gain, à Léopold II qui favorise les projets de ceux qui essaient de s'installer au congo, dans cet affront donc, Brazzà est et restera seul jusqu'au bout, fidèle aux idées de ses années juvéniles. Puisqu'il s'oppose à tous il est devenu un personnage dérangeant qui doit disparaître.

Torturé par les parasites intestinaux, miné par la bilharziose, éreinté par les attaques de malaria, Brazzà de héros devient un bouc expiatoire. Il se retire à Alger dans sa résidence de Dar-es-sangha, où un matin de janvier 1898 il apprend par la presse qu'il a été définitivement exclu. Le soir avant, il avait dîné avec le Gouverneur général Lépine et personne n'avait fait allusion à son « *limogeage* ». Lâcheté ou ignorance ?

Pendant qu'il se trouvait à Alger, dans son Afrique, la situation au Congo se dégrade. Le pays ignoblement exploité, semble mis à sac : les intérêts des indigènes sont méprisés, leurs protestations n'obtiennent que des coups de bâton, prison et villages brûlés. Il est vrai donc que la cécité et l'incurie des gouvernants ont abandonné ces populations à la cupidité mercantile ? A la philanthropie et à l'humanitarisme tant exaltés fait place le plus sordide intérêt qui conduit à exhumer l'esclavage contre lequel on avait pris parti à Berlin.

Le gouvernement ouvre une enquête afin de faire la lumière sur tout ce qui est en train de se passer, essaie d'indiquer les remèdes et en même temps de calmer l'opinion publique profondément secouée par l'affaire Toqué-Gaud, deux officiers français accusés de crimes graves.

Un seul homme est en mesure de mener à bon port une enquête semblable, Savorgnan de Brazzà. Lui connaît le pays, ses

habitants et il a un passé sans tache, il ne pourra rester indifférent à l'appel que sa patrie adoptive lui adresse puisque les principes humanitaires qu'il a défendus toute sa vie sont en jeu. Et ainsi, le 29 avril 1905, par sa volonté ou celle du destin, il s'embarque pour la dernière fois, en tête de la mission d'enquête, pour Libreville accompagné par sa jeune épouse Thérèse, fille d'un diplomate français à Washington.

En vain les amis lui avaient conseillé de se soustraire à cette tâche. Intéressante coïncidence : sa première mission coïncida avec la mort de Livingstone, la dernière avec la mort de Stanley. Trente trois ans avant, il avait abordé en jeune garde marine, maintenant dans son uniforme blanc de Commissaire Général temporaire, il est accueilli à Libreville par une famille d'ex-esclaves qui se prosterne à ses pieds. Le vieux chef est finalement retourné en terre d'Afrique, il est retourné parmi les gens auxquels il avait enlevé les fers, parmi les gens qu'il avait défendus des maltraitances des colonisateurs.

La rencontre avec les autorités coloniales françaises est cependant glaciale mais, en remontant l'Ogooué, les populations s'entassent sur les rives pour acclamer le grand chef blanc tandis que les tam-tam annoncent son passage sur un rythme gai. A N'Djolé, un vieux pose sa main noire sur la tunique blanche de Savorgnan en signe de bienvenue et dans l'esprit de Brazza son amour intense pour ces gens se rallume. Mais, au fur et à mesure que les enquêteurs progressent au cœur du pays dans une marche

exténuante de 1400 milles en canoe, à cheval, vers le cœur du continent, des signes plus inquiétants apparaissent. Où est le temps où les emplacements français symbolisaient la liberté, l'équité, la quiétude ? Et effectivement, plus la mission avancera vers le nord, vers l'Oubangui et le Chari, plus elle rencontrera des blancs au comportement douteux, des villages déserts ou brûlés, des populations disséminées ou effrayées, de véritables et propres camps de concentration où étaient amassés les otages. Il apprend que les taxes étaient élevées et la justice arbitraire. Vingt coups de fouet avec la *chiotte*, un petit fouet confectionné en peau d'hippopotame, étaient considérés comme le remède idéal pour tenir les indigènes à leur place. Quand il demandait des éclaircissements sur de telles attitudes, il se trouvait face à des portes barrées, documents disparus, lignes télégraphiques coupées. Qu'avait fait Gentil, successeur de Brazzà en qualité de Gouverneur du Congo français pour prévenir tout ceci ? Mais comme nous le verrons par la suite, Gentil avait les mains liées avec les autorités ecclésiastiques de Brazzaville.

Une immense tristesse s'ajouta à l'effort physique et à l'épuisement psychique de Brazzà qui allait ainsi à la rencontre de son destin. Sur le chemin du retour à Brazzaville qu'il rejoindra le 19 août, la fièvre l'a repris, la dysenterie est réapparue. Un peu d'ipéca et d'émétine suffiront à faire passer la crise, ce qu'il a vu et entendu est suffisant. Il prend congé de la ville qu'il a fondée sous un ciel sombre et se dirige vers l'embarcadère d'un pas lent et

chancelant en s'appuyant sur son parapluie. Il rejoint l'autre rive de l'immense fleuve Congo et, en train, de Léopoldville il rejoint Matadi où il s'embarque pour l'Europe.

A bord de la *Ville de Macéio*, les médecins du bateau qui devait le reconduire en France ne se prononcent pas sur l'état de l'illustre patient. Mais Brazzà, jour après jour, devient toujours plus faible. Libreville, Douala, Abidjan, Conakry et enfin Dakar où les médecins décident de le débarquer pour l'hospitaliser. A chaque étape, on a hésité à le conduire à l'hôpital. Mais la situation se détériore. Il a du mal à parler : il est plus préoccupé par le Congo que par son état de santé. Il parle des infamies de Mongala dans le Congo Belge. « *Le Congo français ne doit pas devenir un nouveau Mongala* », « ... *un nouveau Mongala...* » seront ses derniers mots

Veillé par sa femme, le fondateur de l'empire colonial français s'éteint le 14 septembre 1905. Quatre marins débarquent la dépouille mortelle de Brazzà, son corps est rigide, émacié, son regard vitreux, fixe, ses lèvres blanches, exsangues, son visage squelettique. Celui qui l'accompagne dans son dernier parcours africain est visiblement secoué. L'Afrique perd ainsi un de ses leaders, un des quelques impérialistes respectés par les Africains, un nom qui a symbolisé un impérialisme noble, je dirais presque chevaleresque .

Trente deux ans s'étaient écoulés depuis que, en jeune sous-officier de l'escadre navale de l'Atlantique méridional, il avait débarqué au Gabon. La France perd ainsi un grand héros, le fondateur de son empire colonial en Afrique Equatoriale.

Aussi, le Gouvernement décide, parce qu'il se sent en faute, qu'on lui rende des funérailles d'Etat : on parle d'enterrer sa dépouille aux Invalides, mais la veuve refuse Paris pour le repos éternel de son époux. Thérèse souhaite qu'il soit inhumé en terre africaine, loin même de sa terre natale qui resta muette à ses offres, par son souverain qui n'avait pas compris ce qu'on lui avait offert sur un plateau en or.

La dépouille mortelle de Brazzà sera ainsi transportée à Alger le 22 décembre 1908, où la population réservera à l'ami des Africains un accueil triomphal.

Les notes de la marche funèbre de Chopin accompagnent la cercueil sur un affût de canon de l'Amirauté, dans la port d'EL Djazair, en direction du cimetière d'El Mouradia sur la colline verte de Mustapha Supérieur. Dernière étape de son long pèlerinage en terre d'Afrique, d'où il dominera, jusqu'à ce que le souvenir des Hommes le s'efface, l'azur de la splendide baie d'Alger :

*« ... La mer, la chaîne de l'Atlas
déployent leurs fastes bleus..... »*

Mais un doute atroce tourmentera sa femme Thérèse : Brazzà a-t-il été éliminé ? Certes, Il n'eut pas un grand succès comme administrateur, on le trouvait rarement à Brazzaville, il préférait passer son temps dans le bois. En outre pendant les années de la conquête pacifique, il s'était créé beaucoup d'ennemis. Un missionnaire vétérane français au Congo, l'évêque Prosper Augouard, voyait Brazzà avec soupçon, il le considérait comme un libre penseur et peu enclin à l'œuvre spirituelle des missions en Afrique. La méfiance de Brazzà à son égard était liée au fait que l'évêque Augouard avait accompli, dès 1878, une double mission maintenant symbolisée par la croix et par le drapeau tricolore qui flotta sur la cathédrale de Brazzaville. Il avait emmené Dieu en Afrique Centrale, et l'Afrique Centrale à la France. Maintenant ce pugnace principe de l'église avait l'intention de défendre par n'importe quel moyen son empire congolais des mains possessives de l'état. De son côté Brazzà ne fit rien pour assurer à l'évêque qu'il l'aurait aidé à protéger les intérêts temporels de l'église au Congo. Non seulement, Augouard soutint la politique de Gentil, il fut engagé à protéger le Commissaire Général des yeux indiscrets de l'enquête judiciaire – c'était les intérêts de l'église qui l'exigeaient. En échange Gentil allait protégé les intérêts de l'église de la politique hostile de l'état. En effet, pendant deux mois d'absence de Brazzà en mission dans les régions du nord du Chari et de l'Oubangui, l'évêque écrivit différentes lettres privées à Paris, sollicitant la couverture de Gentil décochant ainsi un coup fatal à Brazzà.

Les officiers de la garnison militaire qu'il avait emmenés du Sénégal, désireux de faire rapidement carrière, le considéraient comme un irresponsable à cause de ses principes de non violence, à cause de son refus des travaux forcés, son rejet des peines corporelles.

A cinquante trois ans, on remarquait en lui une sénescence précoce, les cheveux gris, l'aspect physique d'un souffrant, un organisme corrodé par la malaria et autres maladies parasitaires, mais la dysenterie seule ne pouvait tuer un homme dont le physique avait vaincu tellement de maladies tropicales.

La mission Brazzà « dérangeait », et trop de personnes à Paris craignaient les déclarations qu'il aurait faites à son retour.

Clémentel, le Ministre des colonies prononça son éloge funèbre : « *Brazzà n'est pas mort,.... Sa passion vit, c'est l'exemple des traditions éternelles de justice et d'humanité qui marquent la gloire de la France.* »

Parmi les différents souvenirs qui se sont accumulés dans une vie brève mais intense, dans la résidence de Dar-es-Sangha à Alger, il y a un anneau don du négus Ménélik, avec une simple légende gravée sur l'enchâssure qui synthétise l'œuvre du grand explorateur friulan :

« *Comme l'aiguille tu habilles les autres et toi tu restes nu.* »